

D'UNE SEULE VOIX

# Arrête de mourir

Irène Cohen-Janca

Extrait de la publication

*ACTES.SUD*  
**JUNIOR**

## D ' U N E   S E U L E   V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“Ça a commencé par les Post-it.  
Tu t'es mise à en acheter des tonnes.  
À les stocker frénétiquement.  
Ils traînaient partout dans la cuisine, la salle de bains, les chambres. Tu en bourrais ton sac comme s'il t'en fallait toujours à proximité. Pour te rassurer. Te protéger. Au début, on ne savait pas encore de quoi.  
Accro au Post-it. On en rigolait.  
Et puis le reste est venu. Lentement. Insidieusement. Moins marrant.”

Samuel voudrait seulement profiter de ses dix-sept ans, être amoureux, insouciant... Mais la vie en a décidé autrement et il doit affronter le regard de sa mère qui vacille et se perd. Comment vivre avec une mère qu'on ne reconnaît plus ?

# Arrête de mourir

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes  
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler  
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)

[www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/](http://www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/)

Conception graphique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2011

978-2-330-01167-3

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949*

*sur les publications destinées à la jeunesse*

D'UNE SEULE VOIX

# Arrête de mourir

Irène Cohen-Janca

*ACTES SUD* **MUNDO**



Ça a commencé par les Post-it.  
Tu t'es mise à en acheter des tonnes.  
À les stocker frénétiquement.  
Comme on fait provision de produits de première nécessité quand une guerre ou un autre genre de saloperie se profile à l'horizon.  
Pâtes Sucre Farine Café.  
Toi c'était Post-it.  
Ils traînaient partout dans la cuisine, la salle de bains, les chambres.  
Tu en bourrais ton sac comme s'il t'en fallait toujours à proximité. Pour te rassurer. Te protéger. Au début, on ne savait pas encore de quoi.

Accro au Post-it. On en rigolait.  
Et puis le reste est venu. Lentement.  
Insidieusement. Moins marrant.  
Comme un poison qui, jour après jour,  
s'est mis à couler dans ton sang.  
Comme un acide qui s'est mis à ronger  
doucement nos vies.  
Comme un bulldozer qui s'est mis à sac-  
cager la mienne.  
Le reste :  
Ce léger froncement de sourcils au  
milieu d'une conversation qui indique  
que tu es *out*, hors circuit, déconnectée  
momentanément.  
Ce sourire flou.  
Ce mordillement incessant des lèvres.  
Une tache ignoble sur ta robe, que toi  
seule ne vois pas.  
Et ton regard surtout.



Ton regard qui s'est mis à changer.  
Par moments exalté, comme excité par  
une fièvre qui te brûle de l'intérieur et  
rend tes yeux trop brillants.  
Par moments éteint, absent.  
Comme un regard de cendres, qui ne se  
pose plus sur rien.

Je me souviens de ta première vraie  
bizarrerie.  
Peut-être parce qu'elle m'a donné une  
rage énorme.  
Je devais passer l'après-midi à la maison  
avec Pauline.  
Pas n'importe quel après-midi.

Pauline, c'est la fille avec qui je sors depuis  
six mois.

Elle est arrivée au bahut en début d'année.

Elle débarquait de Pau.

Je ne suis jamais allé à Pau.

Mais je me suis rappelé aussitôt que rien n'était plus beau au monde que la chaîne des Pyrénées, vue de Pau.

De préférence dans la lumière du matin.

*Pau le plus beau clair de terre, Naples le plus beau clair de mer*, disait le poète. Va savoir lequel.

La phrase m'avait frappé. *Clair de terre*. J'ai dû lire ça dans *Géo*, j'aime bien ce journal même si ça fait un peu ringard. J'aimerais voyager plus tard. Bouger. Tout le temps.

Je l'ai ressortie telle quelle. Un coup de Pau vraiment. Label poésie assuré.

La fille est restée scotchée. Bluffée à mort.

D'une voix incroyablement douce, elle m'a dit *Tu sais ça, toi, tu connais Lamartine, tu connais Pau?*

Non. Ça, moi, je ne le savais pas vraiment et je ne connaissais pas Pau. Mais j'ai répondu *Maintenant je n'ai plus qu'un rêve, y aller avec toi pour découvrir la ville du plus beau clair de terre et des filles les plus craquantes.*

Pauline m'a tout de suite inspiré.

Au bout de deux semaines et de quatre cafés on sortait ensemble.

Elle est jolie mais surtout elle possède une voix incroyable. Douce, pénétrante, elle entre en toi et s'installe dans chaque pli de ton cerveau, la voix de Pauline.

On ne couchait pas ensemble mais chaque mercredi on déplaçait un peu la frontière qui sépare les attouchements fébriles du concert final.

Et c'est justement cet après-midi-là qu'on devait enfin la franchir, cette frontière.

J'ai déjà couché avec une fille. En juillet l'année dernière, pendant un stage de planche à voile. Le jour, j'étais plutôt à l'aise sur ma planche. Entre ciel et mer. Glorieux. Le torse cuivré par le soleil, muscles bandés, nez et cheveux au vent. C'est *elle* qui est venue vers moi. Persuadée qu'au pieu je serais aussi flamboyant que sur les flots. Elle a vite déchanté. Vite fait bien fait. Plutôt mal que bien. La fille avait un peu d'expérience. Et pour ce qui est de l'*habillement* avant l'amour, elle a tout pris en charge, aussi habile que l'infirmière qui nous avait fait une impressionnante démonstration au bahut.

Elle a un peu rigolé en se levant. Un rire humiliant pour moi. Mais je m'en foutais royalement. Enfin je crois. L'essentiel : je l'avais fait. Partagé entre l'envie de la

traiter de pute pour son rire méprisant et celle de la remercier pour son courage quand, me découvrant puceau, elle n'avait pas lâché l'affaire.

Et c'était seulement ça qui comptait.

Se débarrasser de la trouille terrible de ne pas y arriver.

Elle m'avait fait un cadeau inestimable : être comme les autres.

Souvent j'ai regretté de ne pas lui avoir dit merci, de ne pas lui avoir au moins demandé un numéro de téléphone. Elle ne me l'aurait pas donné, m'aurait sûrement fichu un *vent*, mais quand même...

Cet après-midi-là, Pauline et moi on devait enfin se *connaître*. Au sens biblique, j'ajoutais. Et elle de me répondre en riant,

avec sa voix d'enfer, *Petit salaud, voilà ce que t'as appris au catéchisme.*

Je m'étais récuré, désodorisé, aspergé d'Angel et avais organisé un subtil désordre dans ma piaule qui devait tenir le rôle du jardin où Adam et Ève entreprennent de se *connaître*.

Pauline avait mis de longues boucles d'oreilles d'or. C'était la première fois qu'elle portait un bijou pareil.

J'ai pris ça pour un signal.

Sûr, on abolirait la frontière cet après-midi.

On aborderait un pays inconnu.

Je mélangerai mon corps à son corps, respirerai de plus près son parfum.

J'enfouirai mon visage dans ses cheveux, dans son cou.

Je caresserai son ventre et forcerai sa nuque.

J'approcherai le secret de sa voix.

On n'a pas été déçus.

Je glisse ma clef dans la serrure. Inutile. La porte n'est pas fermée. Tout s'écroule. Ne reste que le mince espoir que Caro ma sœur ait oublié de fermer en partant. Inquiet, je fais un tour de l'appartement. Vide. Soulagement. Au baromètre de l'espoir, c'est une remontée fulgurante.

Soudain un petit bruit se fait entendre du côté de la salle de bains.

Je laisse Pauline, qui a les joues en feu, dans l'entrée.

Et je te trouve. Accroupie devant la machine à laver, hébétée. Tu fixes la rangée de touches et le programmeur au milieu comme s'il était l'œil de ton pire ennemi.